

## « QUELQU'UN QUI PENSE À ELLE SUR LA TERRE » : CHATEAUBRIAND ET LE CULTE DES MORTS

**Emma Malinconico**

Università degli studi di Macerata

emma.malinconico@unimc.it

### *Résumé :*

Cette recherche a pour but d'établir une correspondance entre la conception théorique de Chateaubriand du culte des morts et ce qu'il a fait effectivement au cours de sa vie, notamment en ayant soin des sépultures de ses proches, en transmettant aux autres le souvenir de ceux qui sont morts et qui pourraient ne pas avoir quelqu'un qui ait soin de leurs âmes, mais aussi en allant prier sur les tombes de personnes qu'il n'avait pas connues quand elles étaient en vie et dont la mort avait, d'une certaine manière, suscité en lui une forme de pitié. A cet effet, on a principalement pris en considération quelques passages tirés du *Génie du Christianisme*, des *Mémoires d'outre-tombe* et de la *Correspondance générale*, circonscrivant cette recherche à la sphère personnelle de l'auteur en excluant la dimension purement littéraire constituée par les œuvres politiques et de fiction.

Les textes examinés montrent que la problématique récurrente de l'absence d'une sépulture digne ou de la profanation d'une tombe s'unit à l'idée de mémoire, ici envisagée comme l'acte de garder le souvenir de ceux qui sont morts. Aussi, l'influence du décès de certains membres de sa famille et la sensibilité de l'auteur envers le culte des morts joue de plus en plus un rôle incontournable dans la conduite et dans les écrits de Chateaubriand. Par ailleurs, le dualisme sépulture - mémoire par rapport à celui qui est mort et les problématiques qui y sont liées amènent Chateaubriand à donner à certains défunts ce que nous appelons ici une "sépulture métaphorique" qui accomplit à la tâche d'une sépulture adéquate là où il n'avait pas été possible de donner à la personne décédée un enterrement approprié. Enfin, nous analyserons comment la volonté de Chateaubriand de se dédier au culte des morts l'amène, de manière plus ou moins consciente, à laisser une marque de soi-même survivante à sa propre mort : en commémorant les autres, il transmet aussi la mémoire de sa propre existence.

**Mots-clés :** *Chateaubriand, culte des morts, sépulture métaphorique, mémoire, mort.*

### *Abstract:*

This research aims to establish a correspondence between Chateaubriand's theoretical conception of the cult of the dead and what he actually did during his life taking care of the burials of people close to him, conveying to others the memory of those who died and may not have anyone taking care of their soul, but also by praying on the tombs of people whom he had not known when they were alive but whose death had, in some way, aroused in him a form of pity. To this purpose, several passages from taken only from the *Génie du Christianisme*, the *Mémoires d'outre-tombe* and

the *Correspondance générale* were examined, in order to delimit this research to Chateaubriand's personal sphere excluding the purely literary dimension constituted by political and fictional works.

From the texts examined, it emerges that the recurring problem of the absence of a proper burial or the desecration of tombs is strictly joined to the idea of memory, here implied as keeping alive the memory of those who have passed away. Also, the influence of the death of some members of his family and the author sensitivity towards the cult of the dead plays an increasingly unavoidable role in Chateaubriand's writings and actions. Therefore, the dualism burial - memory and the correlated problems lead Chateaubriand to give to some dead people what we here call a "metaphorical burial" which performs the function of a proper burial when it had not been possible to give one to the deceased person. Finally, it will be analyzed how the intention on the part of Chateaubriand to dedicate himself to the cult of the dead brings him in a more or less unconscious way to leave also a trace behind and which would remain after his own death: commemorating the others, he also transmits the memory of himself.

**Key-words:** *Chateaubriand, death, memory, metaphorical burial, cult of the dead.*

Le culte des morts est un thème potentiellement très vaste qui peut être examiné selon différentes approches dont les rites liés à l'enterrement, le maintien de la tombe, les prières adressées au défunt et la manière de se relationner (ou pas) à lui. Les œuvres de Chateaubriand sont parsemées de références à l'enterrement et, plus généralement, à la mort dans une perspective chrétienne mais qui occasionnellement considèrent les différentes mœurs et les autres religions aussi. Néanmoins, l'intérêt de cette étude porte spécifiquement sur la manière de Chateaubriand de se rapporter effectivement, dans sa vie réelle, au culte des morts c'est pourquoi cette recherche a été menée sur une sélection de textes tirés du *Génie du Christianisme* (1978), dans lequel il explicite ses idées chrétiennes au sujet de la sépulture et du culte des morts, de la *Correspondance générale* (1977-2010), car elle nous donne un aperçu réel du vrai Chateaubriand et des *Mémoires d'outre-tombe* (2008) qui contextualisent certains événements de sa vie et se posent tels qu'un trait d'union entre la spontanéité de ses lettres et sa production littéraire. Cette triangulation formée par la théorie, la pratique et le contexte nous permet de mieux comprendre l'écrivain et certains extraits de ses écrits afin de déceler l'importance effective que le culte des morts avait pour Chateaubriand, quels aspects touchaient davantage sa sensibilité personnelle et/ou artistique et déceler une éventuelle cohérence entre ses idées et ses actions.

## 1. La sacralité de la tombe

Enfin, il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'âme, sur laquelle il faut insister : c'est la vénération des hommes pour les tombeaux. Là par un charme invincible la vie est attachée à la mort ; là la nature humaine se montre supérieure au reste de la création et déclare ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossements de son père ? ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés ? D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages ? Non, sans doute : nous respectons les cendres de nos ancêtres

parce qu'une voix nous dit que tout n'est pas éteint en eux. Et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse (1978 : 609).

Ce passage, tiré du *Génie du christianisme*, montre la grande importance que Chateaubriand accorde à la tombe. À ses yeux, elle constitue un concept si important qu'il fait abstraction de la croyance religieuse : c'est la réponse humaine à la voix intérieure - divine pour mieux dire, même s'il ne l'écrit pas explicitement - qui nous transmet un sens d'éternité et nous distingue des animaux (« La bête connaît le cercueil et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? (1978 : 609) »). Par conséquent, ne pas tenir compte de ce passage du *Génie* signifierait ne pas comprendre à fond l'importance accordée par Chateaubriand à une digne sépulture et au respect dû aux dépouilles mortelles du défunt.

Selon la perspective de Chateaubriand, le concept de sépulture adéquate ne se réfère pas à des critères purement esthétiques tels que la somptuosité de la cérémonie funéraire ou de la tombe, ni à l'importance sociale du défunt par rapport à la communauté d'appartenance car, comme le rappelle Chateaubriand dans un autre extrait du *Génie du Christianisme*, pour le christianisme, la personne décédée devient « un être auguste et sacré » dès qu'elle a exhalé son dernier souffle (1978 : 922). En revanche, ce qui est crucial pour Chateaubriand, c'est le respect de la personne elle-même, de ses cendres et, par conséquent, de son enterrement. Cette pensée reste toujours vivante en lui et se repropose à plusieurs occasions de sa vie, soit verbalement explicitée dans des écrits publics et privés, soit, surtout, par quelques initiatives qu'il accomplit à la suite du trépas d'une personne chérie.

Aux yeux de Chateaubriand, la tombe a une valeur sacrée : la sépulture exige le respect de la part de quiconque, indépendamment de la religion d'appartenance ou de l'athéisme professé comme témoigné par la description respectueuse que Chateaubriand nous laisse des pyramides, à la fois monuments et tombeaux immenses qu'il admire à l'occasion d'un de ses nombreux voyages (2008 : t.1, 907 ; 2011 : 622-623). Peu importe, donc, de quelle religion il s'agit, pourvu que le respect des morts ne manque pas. En ce sens, il évoque avec amertume la profanation de la tombe de son père effectuée par les révolutionnaires (2008 : t.1, 238) ne pouvant pas s'acharner ni sur Chateaubriand, ni sur son frère aîné, car ils n'habitaient pas au château de Combourg pendant les années de la Révolution<sup>1</sup>. D'autre part, en cohérence avec sa propre sensibilité, Chateaubriand exprime dans les *Mémoires d'outre-tombe* sa désapprobation à l'égard de l'usage de Voltaire de faire enterrer ses chiens dans un mausolée placé à côté de la tombe qu'il avait fait bâtir pour soi-même : une pratique inacceptable pour Chateaubriand et qui devient un argument décisif dans l'attaque au philosophe et à son athéisme déclaré (2008 : t.1, 226). Alors que, dans une optique morale, l'intention de Voltaire était probablement celle de rendre ses chiens ses égaux - ce qui, de nos jours, peut sembler tout simplement extravagant, voire acceptable, comme témoigné par le choix analogue fait par certaines personnes célèbres et pas que<sup>2</sup> - pour Chateaubriand, cela avait l'effet inverse, c'est-à-dire d'abaisser l'être

---

<sup>1</sup> René-Auguste de Chateaubriand, comte de Combourg, est mort dans son château de Combourg le 6 septembre 1786, donc avant la Révolution.

<sup>2</sup> Alain Delon, entre autres.

humain à la condition animale. Dans une telle perspective, dénigrer la sépulture en la profanant ou en la destinant à des animaux domestiques équivaut, à son avis, à aller contre la morale et nier la dimension spirituelle propre de l'être humain, indépendamment de la religion à laquelle il appartient ou qu'il professe.

En cohérence avec ce qui vient d'être énoncé, les écrits de Chateaubriand font également ressortir l'importance du culte des morts et combien cela soit caractérisé par une bidirectionnalité dans la relation entre les vivants et les défunts. Tout comme cela est témoigné par différents passages présents dans plusieurs œuvres de Chateaubriand, il est évident que le rituel funèbre est fonctionnel à accompagner autant la personne mourante que ses proches vers la mort (voir, par exemple, ceux relatifs à la mort de Mme de Beaumont dans les *Mémoires d'outre-tombe* (t.1, 695-711) ou d'Atala dans l'œuvre homonyme (134-146)) ; de la même manière, la tombe est autant nécessaire pour le défunt que pour ses proches (1978 : 918) car elle aide ceux qui sont en vie à accueillir la douleur causée par la disparition de la personne chérie, à en garder le souvenir et à adoucir d'une manière générale l'idée même de la mort.

## 2. Le dualisme mémoire - sépulture

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend par cette union quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il avait à honorer (1978 : 925).

Dans le passage cité ci-dessus, également tiré du *Génie du Christianisme*, la *cérémonie générale* dont parle Chateaubriand correspond à celle célébrée le 2 novembre, jour consacré à la commémoration de tous les défunts. Elle constitue l'occasion de rappeler tous ceux qui sont morts, aussi bien dans le passé récent que dans les temps les plus reculés : aucune distinction n'est faite, tous sont devenus égaux après avoir passé la porte abaissée de la tombe. Il s'agit d'une journée dans laquelle tout le monde se retrouve uni par une seule douleur qui est ainsi partagée, voire allégée et finit rendre *souverainement beau* le chagrin ressenti individuellement.

Le culte des morts n'est donc pas seulement la commémoration des défunts, mais aussi garder leur mémoire et partager la douleur.

Le rapport entre mémoire et sépulture est d'une importance fondamentale pour Chateaubriand, comme en témoigne son choix de faire devenir la tombe d'une seule personne, qui y est effectivement enterrée, telle que la tombe métaphorique de plusieurs personnes. Cela s'est produit à l'occasion de la mort de Pauline de

Beaumont, fille d'un ministre de Louis XVI, le comte Armand-Marc de Montmorin, tué sauvagement lors d'une émeute au début de la Révolution, le reste de la famille exécuté par la suite et enterré dans une fosse commune.

Amie intime de Chateaubriand, Mme de Beaumont est morte à Rome de phtisie lors du premier séjour diplomatique de l'écrivain et elle est enterrée aujourd'hui encore dans l'église de Saint-Louis à Rome. Une particularité de cette sépulture est donnée par la présence des effigies de certains membres de la famille Montmorin sur la dalle en marbre qui scelle la tombe. L'œuvre, conçue et payée par Chateaubriand lui-même (comme en témoigne une inscription sur la pierre tombale), répond à l'intention spécifique de donner un véritable enterrement à sa bien-aimée et une sépulture métaphorique à ses proches aussi. En outre, Chateaubriand prend soin de l'âme de la défunte en créant une petite fondation religieuse qui prie pour elle, même quand il n'y serait plus, afin qu'il y ait toujours « quelqu'un qui pense à elle sur la terre » comme indiqué dans une lettre adressée au comte de La Luzerne, seul familier vivant de la défunte (1977 : 277).

L'enterrement métaphorique de la famille Montmorin brise le rapport habituel entre tombe, cimetière et personne y étant enterrée. Ainsi, dans les écrits de Chateaubriand, l'idée de sépulture finit par devenir presque aléatoire : elle n'est plus limitée à un lieu bien précis, isolé de la communauté, mais en fait partie intégrante. Les morts deviennent une présence constante qui accompagnent les vivants, d'autant plus quand il n'a pas été possible de leur donner un enterrement approprié.

Le problème de l'inhumation certaine et identifiable constitue un thème cher à Chateaubriand, bien qu'il ne l'explique jamais vraiment. La sensibilité qui le motive à faire graver le profil des Montmorin sur la pierre tombale de Mme Beaumont est probablement un indice de combien il avait souffert pour l'enterrement de son frère et de sa belle-sœur dans une fosse commune, guillotiné eux aussi (2008 : t.1, 498).

De même, l'absence d'un lieu précis où placer, ne serait-ce que mentalement, sa sœur Julie, également ensevelie en toute vitesse dans une fosse commune, bien qu'elle ne soit morte que bien après la Révolution, réattriste Chateaubriand énormément et contribue à son propre sentiment de culpabilité qui puise son origine dans la sensation de ne pas avoir su protéger sa sœur ni de son vivant ni après la mort (2008 : t.1, 790-791). Là aussi, il craint que l'impossibilité pour quiconque de se rendre sur la tombe de sa sœur bien aimée contribue à ce qu'au fil du temps personne ne se souvienne plus d'elle.

### **3. La pitié pour les morts**

À l'occasion de ses promenades, Chateaubriand se rend de temps en temps dans des cimetières : par ses mots, chaque cimetière acquiert une identité propre et devient un microcosme à part entière. Par exemple, le cimetière de Montparnasse, qui à cette époque-là venait d'être établi, se distingue par le nombre impressionnant de jeunes femmes mortes dans la fleur de l'âge adulte : trop grandes pour être considérées comme des enfants, trop jeunes pour que leur pierre tombale laisse indifférent le visiteur (2008 : t.2, 655-656). De même, les femmes enterrées dans celui de Carlsbad, venues du monde entier pour y être soignées par ses eaux, font paraître leurs tombes telles que des « serres où l'on cultive des fleurs de tous les climats et dont les noms sont écrits sur une étiquette aux pieds de ces fleurs » (2008 : t.2, 770) : les pierres tombales transmettent à la postérité la mémoire collective de toutes ces femmes.

Cette même sensibilité qui avait inspiré à Chateaubriand le parallèle entre les tombeaux et les fleurs, elle se retrouve aussi dans la manière dont il décrit un cimetière sur les Alpes près des glaciers du Tauern ayant été créé pour accueillir ceux qui meurent dans la neige : ces défunts sont tous destinés à rester là-bas pour toujours, seuls, loin de leurs proches.

Quelles étaient les espérances des voyageurs passant comme moi dans ce lieu, quand la tourmente les surprit ? Qui sont-ils ? Qui les a pleurés ? Comment reposent-ils là, si loin de leurs parents, de leur pays, entendant chaque hiver le mugissement des tempêtes dont le souffle les enleva de la terre ? Mais ils dorment au pied de la croix ; le Christ, leur compagnon solitaire, leur unique ami, attaché au bois sacré, se penche vers eux, se couvre des mêmes frimas qui blanchissent leurs tombes : au séjour céleste il les présentera à son Père et les réchauffera dans son sein (2008 : t.2, 915-916).

Qui s'occupera d'eux ? Qui les enterrera ? Dans ces préoccupations on entrevoit une fois de plus la blessure - visiblement jamais guérie - générée par la profanation du tombeau paternel, par l'enterrement du frère dans une fosse commune, par l'impossibilité d'avoir assisté à la mort et aux funérailles de sa mère et de sa sœur, Mme de Farcy, mortes elles aussi à cause de la Révolution tandis qu'il était en exil, (2008 : t.1, 552-554) outre le décès déjà mentionné de la bien-aimée Julie de Caud, sa sœur et sa compagne d'enfance à Combourg. Toutes ces morts, tous ces enterrements mal faits ont laissé une trace indélébile dans l'âme de Chateaubriand, bien qu'il ne l'exprime presque jamais de manière explicite. Du moins, pas par les mots. Pourtant, dans cette perspective, il est possible de comprendre certains de ses comportements qui paraissent inexplicables si ce n'est qu'à la lumière des éléments que nous venons d'examiner. Un exemple frappant est donné par le chapitre des *Mémoires d'outre-tombe* consacré à Armand Carrel, un ami bien plus jeune que lui, mort au cours d'un duel.

Carrel tomba dans le bois qui vit tomber le duc d'Enghien : l'ombre du petit-fils du grand Condé servit de témoin au plébéien illustre et l'emmena avec elle. Ce bois fatal m'a fait pleurer deux fois : du moins je ne me reproche point d'avoir, dans ces deux catastrophes, manqué à ce que je devais à mes sympathies et à ma douleur (2008 : t.2, 966).

La dernière phrase révèle la tentative manifestement vaine de Chateaubriand pour parvenir à un compromis entre sa tendance habituelle à l'autocensure et le désir d'extérioriser ses sentiments de culpabilité concernant certaines personnes mortes dont il se sent responsable : il ne peut pas éviter de manifester sa profonde douleur, mais il évite les explications concernant ses remords au sujet d'autres morts. La participation et l'abondance de détails avec lesquels il décrit la fin de Carrel, y compris la rencontre avec sa fiancée, surprennent car ils n'ont pas d'égaux à l'exception faite du récit sur Mme de Beaumont. Néanmoins, cette fois-ci, ce n'est pas un sentiment amoureux qui le pousse à révéler son chagrin ; ce n'est que de la compassion pour un homme qu'il estimait profondément, auquel il était lié par une profonde amitié et qui avait fini par se retrouver enterré trop tôt dans une tombe vite abandonnée à elle-même. En fait, cette digression trouve probablement sa clé de lecture et sa justification

dans le tout dernier paragraphe du récit où Chateaubriand raconte ce qui s'est passé quand, quelque temps après les funérailles, il était revenu visiter la tombe de son ami.

Après avoir relu ceci en 1839, j'ajouterais qu'ayant visité, en 1837, la sépulture de M. Carrel, je la trouvai fort négligée, mais je vis une croix de bois noir qu'avait plantée auprès du mort sa sœur Nathalie. Je payai à Vaudran le fossoyeur, dix-huit francs qui restaient dus pour des treillages ; je lui recommandai d'avoir soin de la fosse, d'y semer du gazon et d'y entretenir des fleurs. À chaque changement de saison, je me rends à Saint-Mandé pour m'acquitter de ma redevance et m'assurer que mes intentions ont été fidèlement remplies (2008 : t.2, 970-971).

Sur ces mots, en fait, se termine le récit des *Mémoires d'outre-tombe*. Les pages suivantes – soixante – sont l'occasion pour Chateaubriand de s'attarder sur ceux et celles qu'il avait laissés de côté tout au long de son œuvre - « Prêt à terminer mes recueils et faisant la revue autour de moi, j'aperçois des femmes que j'ai involontairement oubliées » (2008 : t.2, 971) -, raconter l'épilogue de la dynastie bourbonnaise à la suite de la mort de Charles X, tenter quelques prévisions politiques sur l'avenir et dresser un bilan final de son existence aussi. Il ne s'agit pas de quelques pages négligeables, bien au contraire, mais le rythme est désormais cassé, délié, donné par la juxtaposition de divers sujets profondément différents entre eux. Nous trouvons donc révélateur qu'une fois de plus, la mort et la ritualité religieuse se retrouvent ensemble, entrelacés entre elles dans les dernières pages significatives de ces mémoires, précisément, d'outre-tombe.

La pitié et la compassion envers les défunts émergent aussi en d'autres occasions. Probablement, c'est la pitié qui le pousse, de passage à Trieste, à se recueillir en prière sur les tombes des deux filles de Louis XV, mortes en exil, dans une réalité inimaginable pour les deux princesses grandies à Versailles, leur existence transformée au point de les faire réjouir - peut-être - pour la prière reçue d'un gentilhomme français que jadis, à la Cour, elles auraient tout simplement ignoré (2008 : t.2, 853).

#### **4. Les monuments funéraires : une marque de Chateaubriand même**

Le souci récurrent de préserver la mémoire des défunts à travers le culte des morts finit par lui suggérer de laisser une trace de soi-même à travers l'hommage à la mémoire de quelqu'un d'autre. En effet, lors de son second voyage à Rome, inspiré par les mots de Mme Récamier, il fait ériger deux monuments commémoratifs, l'un en l'honneur de Poussin (2010 : 165), l'autre de Torquato Tasso (2010 : 165).

Nicolas Poussin et Torquato Tasso ont tous deux eu une vie difficile, dont les vicissitudes ainsi que leur génie artistique ont touché le cœur de l'écrivain. Au-delà des buts purement personnels de caractère politique et diplomatique (à cette époque-là, Chateaubriand était ambassadeur à Rome), on peut voir dans ces deux initiatives l'intention précise de leur rendre hommage et de transmettre leur mémoire comme leur génie artistique le mérite. Cette démarche de Chateaubriand repose sur deux éléments récurrents dans sa vie : le problème des sépultures qui ne sont pas identifiables et le souci de recevoir une appréciation publique et sincère de son travail. Le premier point est exemplifié par l'impossible identification des cendres de Poussin

car il avait certainement été enterré dans l'église de San Lorenzo in Lucina, mais sous une pierre tombale sans nom (2008 : t.2, 877) : une fois de plus, l'érection d'un monument funèbre représenterait une sépulture métaphorique qui éliminerait le chagrin provoqué par l'impossibilité de placer exactement le point où se trouvent les dépouilles de l'artiste. Le deuxième élément, c'est-à-dire la nécessité de recevoir une reconnaissance de la part de la société, concerne le Tasse auquel il se sent associé par le fait d'être continuellement harcelé par la société et par ceux qui ont le pouvoir (2008 : t.1, 832).

Les trois monuments funéraires élevés par Chateaubriand (à Mme de Beaumont, à Poussin et au Tasse) sont unis par le fait d'être situés à Rome et par l'intention d'honorer la mémoire de plusieurs personnes au même temps, notamment Chateaubriand lui-même. Cela trahit, au-delà du désir de satisfaire sa propre vanité, la nécessité de laisser une trace de soi dans l'une des villes les plus fascinantes au monde, ou bien, ce qui est plus vraisemblable quoique inavoué, la crainte d'être à son tour oublié après sa mort.

## 5. Conclusions

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, Chateaubriand a été témoin d'une époque bouleversée dans les mœurs et dans ses valeurs, où la condamnation à mort d'un roi et d'une reine par le peuple avait été, jusqu'alors, tout simplement unimaginable : il a vu plus d'une personne chérie finir enterrée dans une fosse commune sans que personne ne pouvait, par la suite, indiquer le point exact de l'ensevelissement ; il est resté abasourdi par la facilité avec laquelle Paris avait vite oublié l'écrivain Fontanes après sa mort (2008 : t.2, 552 ; 1983 : 160<sup>3</sup>) et il a gardé tout au long de sa vie les marques de blessures émotionnelles laissées par les nombreux deuils qui ont jalonné sa vie. Fidèles aux principes énoncés dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand a donc agi en conscience et sur la base de ses propres possibilités, s'occupant concrètement de certaines sépultures et de leur entretien, dont celle de Pauline de Beaumont et d'Armand Carrel. Il en a décrit bien d'autres, en plus de celles nommées dans cette dissertation. Il a finalement offert une sépulture métaphorique à la famille Montmorin et à Poussin par des monuments en marbre ; il en a donné une autre, toujours métaphorique mais littéraire aux membres de sa famille et à main d'autres personnes afin que le souvenir de leur passage sur la terre ne s'évanouisse pas et qu'il continue à y avoir quelqu'un qui pense à eux. On ne devrait donc pas trop s'étonner de son désir, peut-être conscient, peut-être inconscient, de laisser une trace de soi-même en faisant graver son nom sur les monuments funéraires qu'il avait fait construire pour autrui et en écrivant les *Mémoires d'outre-tombe*, sa propre sépulture métaphorique au titre tellement emblématique. Il s'est ainsi assuré que, quoi qu'il arrive, le souvenir de son existence, de son passage, reste quelque part. Chateaubriand, en commémorant certains défunts, a indirectement transmis la mémoire de soi-même aussi.

## BIBLIOGRAPHIE

François-René de Chateaubriand, *Correspondance générale*,

---

<sup>3</sup> « Le pauvre Fontanes ! Déjà quel profond oubli ! Nous avons vu aussi Mme de Staël disparaître avec tout son bruit dans un moment. Qui s'en souvient aujourd'hui ? »

- *Tome I*, textes établis par Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov, Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1977 ;
- *Tome II*, textes établis par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1979 ;
- *Tome III*, textes établis par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1982 ;
- *Tome IV*, textes établis par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1983 ;
- *Tome V*, textes établis par Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1986 ;
- *Tome VII*, textes établis par Pierre Riberette et Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2004 ;
- *Tome VIII*, textes établis par Pierre Riberette et Agnès Kettler, Paris, Gallimard, 2010.

François-René de Chateaubriand, *Œuvres complètes XVI, Atala ; René ; Les aventures du dernier Abencérage*, Textes établis par Fabienne Bercegol, Colin Smethurst, Arlette Michel, Paris, Honoré Champion, 2008.

François-René de Chateaubriand, *Œuvres complètes VIII, IX, X, Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, Textes établis par Philippe Antoine et Henri Rossi, Paris, Honoré Champion, 2011.

François-René de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, Textes établis par Maurice Regard, Paris, Gallimard, Le cercle de la Pléiade, 1978, p. 457-1967 ;

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe, précédés de Mémoires de ma vie*, Édition critique par Jean-Claude Berchet, tomes I-II, Paris, La Pochothèque, Le livre de poche / Classiques Garnier, 2008.